

WILLIAM GODWIN : NI PROPRIÉTÉ, NI ANTIQUITÉ

Par

Jacques BOUINEAU

Professeur, Université de la Rochelle

Né en 1756 dans une famille de pasteurs dissidents, William Godwin est d'abord un pasteur calviniste conservateur. Peu à peu, peut-être sous l'influence de sa sensibilité que l'on présente comme « malade¹ », il s'ouvre au monde extérieur. Il perd la foi vers 1783, après la lecture de Rousseau, Helvétius et d'Holbach. Il prend la défense des jacobins anglais lorsque Pitt les traîne en procès ; c'est, paraît-il, lui qui les sauve, par la qualité de son argumentation. Il rencontre Mary Wollstonecraft, auteur des *Droits de la femme* et considérée comme l'ancêtre du féminisme ; cette rencontre bouleversera sa vie.

Ses nombreuses publications couvrent les domaines les plus variés, de la nouvelle à l'article de journal jusqu'aux essais philosophiques. En 1793, il publie *The Enquirer concerning Political Justice*, son ouvrage majeur. Il a 37 ans. Le succès de son *Enquête*² est immédiat et vaste : la mise en œuvre de la pensée des Lumières dans la Révolution française crée évidemment un contexte porteur. Sa compagne Mary Wollstonecraft attend un enfant ; ils se marient.

Et brusquement tout change. Sa nouvelle épouse meurt dix jours après la naissance de leur fille, Mary. William Godwin en éprouve un chagrin immense. Il essuie des difficultés matérielles : il doit s'occuper de sa fille, ainsi que de l'enfant que Mary Wollstonecraft avait eu précédemment ; intellectuellement, il est d'autant plus attaqué que l'Angleterre est en guerre contre la France et que Pitt tient un discours ultra nationaliste. Dès cette période-là, William Godwin se dit opposé à toute violence³ et restera jusqu'au bout adepte d'une « universelle bienveillance⁴ », malgré les injures dont il est l'objet de la part de Burke⁵ ou de Quincey et malgré l'opinion

¹ A. Thévenet, *William Godwin et l'euthanasie du gouvernement*, Lyon, Atelier de création libertaire, 1993, p. 11.

² W. Godwin, *Enquête sur la justice politique et son influence sur la morale et le bonheur d'aujourd'hui*, Lyon, atelier de création libertaire, 2005 (trad.), 623 p.

³ Sa fille écrit qu'il a vite dénoncé les outrances de la Révolution française et plus que tout les émeutes populaires, Mary Wollstonecraft Shelley, *Life of William Godwin*, London, Pickering & Chatto, 2002 (fac-similé), vol. 4, p. 70.

⁴ Qui n'est peut-être bien, d'ailleurs, qu'une posture intellectuelle, si l'on en juge par les relations difficiles qu'il a entretenues avec son jeune cousin adolescent qu'il a hébergé entre l'âge de 12 et 17 ans, *ibid.*, p. 19.

⁵ « Pure defecated Atheism », « The brood of that putrid carcass the French Revolution », d'après D. H. Monro, *Godwin's moral philosophy, an interpretation of William Godwin*, London, Oxford UP, 1953, p. 4, qui cite lui-même un autre auteur (Ford K. Brown) de 1926. « Il y a plus que des différences

diamétralement opposée que les détracteurs ont de son caractère. Pour ses ennemis, il est une espèce de monstre froid, dénué de sensibilité⁶, bien qu'il croie à la bonté native de l'homme.

En 1801, il se remarie avec Mrs. Claimont, qui a deux enfants, et n'est guère affectueuse avec Mary – la fille de William Godwin et de feu Mary Wollstonecraft –, fille que William Godwin est obligé de confier à des amis. Lorsqu'elle devient plus grande, Mary s'enamoure du poète Shelley, déjà marié, et qui était devenu un intime de William Godwin. Ce dernier s'oppose vivement à cette liaison. « On ne sait pas quels sentiments ont animé Godwin dans cette circonstance : amour paternel abusif ? sentiments ambigus à l'égard de Shelley ? compassion pour la jeune épouse de celui-ci, qui finira d'ailleurs par se suicider ? peur d'avoir à assumer un nouveau scandale ?⁷ ». Le rapprochement se fait sans doute parce que Shelley, totalement convaincu par les thèses de William Godwin, s'en fait le thuriféraire à un point tel que Godwin lui-même doit le dissuader de les mettre en application.

En 1820, son essai *Of Population* est une riposte aux thèses de Malthus et préfigure l'œuvre de Proudhon.

Il meurt en 1836.

Personnalité « clivante », pour utiliser la novlangue, il est encensé par les uns, conspué avec la même vigueur par les autres. Rien d'étonnant à cela. L'homme est opposé à toutes les institutions traditionnelles, fait l'apologie de la diversité de chacun, mais demeure un personnage de son temps quant à la morale personnelle qu'il adopte⁸. Utilitariste ? Le qualificatif, qui revient souvent, et qui du reste signe bien des modes de pensées anglais, lui est cependant dénié par certains, qui rapprochent ses analyses de celles de Shaftesbury, Hutcheson et de la tradition grecque, avec au plus des formules utilitaristes⁹. Utopiste¹⁰ ?

Plutôt que de l'apprécier à travers ses idées, nous préférons l'inscrire dans une plus longue durée, qui naît au XVI^e siècle¹¹ et s'achève dans les courants anarchistes.

d'opinion entre Burke et Godwin : il existe, entre ces deux philosophes, une opposition absolue provenant de l'éducation, des goûts, du tempérament de chacun d'eux. Ils sont chacun le type d'une classe d'esprits : Burke représente l'amour de tout ce qui existe, de la religion, du gouvernement, des coutumes de son pays. Godwin, nourri des doctrines encyclopédiques, méprise le présent et le passé, et se tourne vers l'avenir. », Raymond Gourg, *William Godwin (1756-1836), sa vie, ses œuvres principales, la « Justice politique »*, Paris, F. Alcan, 1908, p. 289.

⁶ D. H. Monro, *op. cit.*, p. 5.

⁷ *Ibid.*, p. 17.

⁸ D. H. Monro, d'ailleurs, le qualifie à juste titre de « moraliste », *op. cit.*, p. 7.

⁹ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰ « *Political Justice* is Utopian only in the sense that Plato's *Republic* or Rousseau's *Contrat Social* are Utopian. Its main purpose is to answer the theoretical question: what is justice ? not to put forward a manifesto or a practicable programme. Godwin is not, of course, of the stature of Plato or Rousseau; but he cannot be dismissed as a mere visionary any more than they. », *ibid.*, p. 171.

¹¹ Peut-être davantage avec Bonaventure des Périers du reste qu'avec Rabelais ; v. notre article « L'Antiquité chez Bonaventure des Périers », in Jacques Bouineau (dir.), *Dieux et hommes : modèles et héritages antiques*, Paris, L'Hamattan, 2018, p. 417-440.

Vu sous cet angle, l'homme apparaît comme adepte d'un manichéisme inégalitaire classique dans sa structure et dans son élaboration, puisqu'il se construit par opposition à ce qu'il observe, c'est-à-dire la société de son temps.

Assez curieusement de prime abord, William Godwin cite peu l'Antiquité¹² dans son *Enquête*¹³. La mode du temps est en effet à l'Antiquité¹⁴, surtout chez les admirateurs de Rousseau et des Montagnards et il y avait lui-même sacrifié en écrivant pour le *Political Herald* en 1785 sous le nom de « Mucius »¹⁵. Par ailleurs, dans le reste de son œuvre, les références à l'Antiquité sont abondantes¹⁶. À titre d'exemple¹⁷, dans le premier volume de son *History of the Commonwealth...*, il cite le Nouveau Testament¹⁸, Athènes et Rome¹⁹, les Grecs et les Romains²⁰, Jupiter²¹, la bataille de Cannes²², Solon²³, Sparte²⁴.

Mais c'est peut-être dans ses *Pensées sur l'homme*²⁵ que l'utilisation de l'Antiquité est la plus intéressante. Essentiellement positive, elle lui sert de référent

¹² Même si Don Locke rappelle que William C. Proby dans son *Modern Philosophy and Barbarism* critique Godwin en rapprochant son État idéal de la Sparte antique – Don Locke, *A Fantasy of reason: the life and thought of William Godwin*, London – Boston – Henley, Routledge and K. Paul, 1980, p. 161.

¹³ Épicure et Virgile sont là uniquement en tant que références littéraires ; en revanche Platon, la Crète et Sparte sont invoqués comme adversaires de la propriété.

¹⁴ Même s'il convient de nuancer la formulation de D. H. Monro, *op. cit.*, p. 72.

¹⁵ Don Locke, *op. cit.*, p. 26 ; il reprendra ce pseudonyme entre la fin de la rédaction de *The Enquiry* et sa publication – *ibid.*, p. 80.

¹⁶ Mary Wollstonecraft parle même de « the devotion & honor of his favourite hero[e]s of Greece and Rome », faisant en cela écho à une mention de William Godwin lui-même : « "I was an earnest & profound admirer of the great & illustrious worthies of Greece and Rome" [*Annals*, 1789] », *op. cit.*, p. 77.

¹⁷ On trouvera une très bonne présentation des œuvres de William Godwin dans Kenneth Wayne Graham, *William Godwin reviewed: a reception history, 1783-1834*, New York, AMS press, 2001, 588 p.

¹⁸ W. Godwin, *History of the Commonwealth of England, from its commencement to the restoration of Charles the Second*, London, H. Colburn, 1824-1828, 1^{er} vol., p. 48.

¹⁹ *Ibid.*, p. 78-79 ; il oppose les républiques d'Athènes et de Rome à la monarchie de Charles I^{er}.

²⁰ *Ibid.*, p. 395-399 ; pour justifier l'incompatibilité entre les fonctions de député et d'officier, il s'élève contre l'argument qui a été avancé selon lequel chez les Grecs et les Romains les plus hautes responsabilités étaient conférées à des sénateurs par l'exemple de Sparte où l'on ne pouvait être sénateur [en fait il songe à la *gerousia*] qu'au-delà de 60 ans et en précisant qu'à Athènes et à Rome, tous les magistrats étaient choisis par les assemblées du peuple.

²¹ Qui lui sert à montrer que dans l'Antiquité sa statue possédait une dimension religieuse, là où à l'heure où il écrit elle n'est plus qu'une œuvre d'art, *ibid.*, p. 84-85.

²² À propos de laquelle il note que les félicitations du sénat accordées au général vaincu rappellent l'accueil réservé à William Waller à son entrée à Londres après la défaite de Devizes (1643), *ibid.*, p. 125, n. m.

²³ Dont la célèbre formule selon laquelle il n'a pas donné les meilleurs lois à Athènes, mais les meilleures que les Athéniens pouvaient recevoir, sert à William Godwin à démontrer que les mesures de circonstances sont parfois justifiables, *ibid.*, p. 126.

²⁴ Citée comme symbole du courage, *ibid.*, p. 127.

²⁵ W. Godwin, *Thoughts on man: his nature, productions and discoveries*, New York, Kelley, 1969, VIII + 471 p. [fac-similé de l'édition de Londres, Effingham Wilson de 1831].

pour la beauté²⁶, le courage²⁷, la conscience de soi²⁸, pour le comportement humain²⁹, pour la formation intellectuelle³⁰. Mais elle peut, bien sûr, à l'inverse, représenter ce dont il faut se défier absolument : la tyrannie³¹. Elle peut certes, aussi, n'être qu'une référence littéraire³².

Mais dans son *Enquête*, ses préoccupations ne sont pas vraiment à l'Antiquité. Comme nous le signalions plus haut, la voie politique dans laquelle il s'engouffre rappelle celle de Bonaventure des Périers. Pendant longtemps du reste, la version qui circule le plus en Angleterre est celle d'une réimpression en fascicule indépendant du chapitre VIII consacré à la propriété, dans laquelle Marx ou Owen puiseront nombre de leurs idées, même si les différences sont nombreuses³³. Ce qui peut le rapprocher de ces derniers se trouve naturellement dans leur critique sociale. Mais William Godwin va plus loin encore : pour lui les contraintes sociales doivent disparaître, quelle qu'en soit la nature. Il ne reste comme barrières que les valeurs intériorisées par les individus, qui à son sens découlent de la nature. Comme il ne se montre pas héritier d'Aristote, William Godwin va donc mettre au point un système dans lequel il n'y a ni Antiquité ni propriété.

De prime abord, nous sommes en présence d'une pensée manichéenne inégalitaire de type classique (I). Mais si l'on approfondit l'analyse, on se trouve en présence d'un modèle politique (II) assez original dans sa structure.

²⁶ La beauté absolue du corps est donnée par l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis.

²⁷ Celui d'Anaxarchos broyé dans un mortier par Nicocréon, le tyran de Syracuse.

²⁸ Il rappelle que chaque homme doit avoir pleine conscience de ce qu'il est sans qu'il soit besoin qu'un domestique lui répète chaque matin, comme à Philippe de Macédoine : « rappelle-toi que tu es un homme », p. 12-13 ; mais il cite aussi l'intervention de Minerve auprès d'Ulysse pour lui donner une compréhension et une perception plus amples des choses, comme nous pouvons l'éprouver parfois, p. 14.

²⁹ *Mens sana in corpore sano*, *ibid.*, p. 8-9.

³⁰ Quand il veut démontrer que plus l'apprentissage d'une langue est précoce, plus il est efficace, c'est l'apprentissage du latin qu'il cite, *ibid.*, p. 26. De manière générale, Sparte est un modèle éducatif, à cause du repérage qui y était fait des talents des enfants *ibid.*, p. 27, car tous ne possèdent évidemment pas les mêmes comme le disait Thémistocle, *ibid.*, p. 29 ; il va même jusqu'à écrire : « Horace says, The poet is born poet, and cannot be made so by the ingenuity of art: and this seems to be true... », *ibid.*, p. 30 – exemple corroboré par les histoires d'Achille ou d'Ulysse, *ibid.*, p. 32, et bien évidemment de Manlius Torquatus relatée par Tite-Live, *ibid.*, p. 33. Et les histoires de la Bible (celle de Job, par exemple, *ibid.*, p. 38) sont mises sur le même plan que les histoires tirées des Anciens.

³¹ Celle du maître qui terrifie son élève par ses questions aussi sûrement qu'Ulysse terrifiait Dolon, *ibid.*, p. 18. William Godwin revient d'ailleurs sur l'assimilation de l'enseignement à une tyrannie peu après en comparant l'enfant aux esclaves romains des Saturnales, *ibid.*, p. 20, ou plus encore quand il compare l'école à l'*ergastulum*, *ibid.*, p. 21. En contrepoint de ce modèle de contrainte, il rappelle Pythagore et le respect de soi qu'il enseignait à ses élèves.

³² Thucydide, *ibid.*, p. 16, Tacite, p. 20, Homère, p. 42, Horace, p. 44, 48, Tite-Live, p. 45.

³³ V. Don Locke, *op. cit.*, p. 348.

I. Une pensée manichéenne inégalitaire

Nous reprenons l'expression forgée par Jean-Louis Martres³⁴ et que nous avons utilisée bien souvent déjà pour dépeindre cette manière de réfléchir dans laquelle la pensée est structurée autour d'un Bien supérieur à un Mal.

Chez William Godwin, le Bien consiste dans une vérité, sa vérité à laquelle il oppose une erreur. Cela n'est pas très original et puise ses racines dans la pensée chrétienne dont il est nourri.

Vérité

Presque dès le début du chapitre VIII de l'*Enquête*, il pose en principe que tous les hommes ont la même nature et « chaque homme a une sphère dont les limites et la fin sont posées par celles de la sphère égale de son voisin³⁵ ». On retrouve ici les mots de l'art 4 de la DDHC³⁶.

La vérité ne repose donc pas sur une vision philosophique ou sur une croyance métaphysique : elle découle d'un constat empirique. Pourtant il existe à ses yeux de bonnes et de mauvaises choses. Ce qu'il appelle les « bonnes choses », ce sont « la subsistance, les moyens de l'amélioration intellectuelle et morale, les satisfactions peu coûteuses et les satisfactions qui ne sont pas du tout essentielles à une existence saine et vigoureuse et ne peuvent être acquises que par un travail et une activité considérables³⁷ ». Toutefois, ces choses ne sont pas équivalentes, nous le verrons plus loin, car seules les trois premières sont de même nature.

Des trois premières se dégage un sentiment de frugalité, bien à la mode dans les milieux intellectuels des Lumières, et la conviction très anglaise – il a surtout lu des auteurs anglais – qu'il faut le moins de gouvernement possible³⁸. Cependant, il faut noter que parmi ces valeurs essentielles, pourrait-on dire, figure l'amélioration intellectuelle et morale. William Godwin était franc-maçon, ce qui peut expliquer l'importance cardinale de cette valeur maçonnique, à défaut de révéler comment quelqu'un qui rejette tous les cadres peut s'accommoder d'une société initiatique et d'un rituel. Mais après tout, il n'est pas le seul à avoir été franc-maçon et anarchiste³⁹.

On retiendra donc que sa philosophie part du constat simple que des hommes équivalents les uns par rapport aux autres doivent être à même de pourvoir à leur

³⁴ J.-L. Martres, « Préface » à Xu Zhen Zhou, *L'art de la politique chez les légistes chinois*, Paris, Economica, 1995, p. 30-36.

³⁵ W. Godwin, *Enquête...*, p. 541.

³⁶ « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres Membres de la Société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la Loi ».

³⁷ W. Godwin, *op. loc. cit.*

³⁸ V. par exemple Th. Paine, A. Thévenet, *op. cit.*, p. 10.

³⁹ V. les forums de discussion sur Internet qui unissent les deux notions.

subsistance et susceptibles de s'améliorer par la connaissance et la morale. Sur quel pilier appuie-t-il cette conviction ? Sur l'évidence que les choses sont ainsi : « Il est impossible de ne pas percevoir les beautés de l'égalité et de ne pas être charmé par les bienfaits qu'elle semble promettre. Il n'est pas possible de regretter la détresse et les maux illimités qui découlent du système opposé⁴⁰ ». Ce qui fera triompher son système, à ses yeux, c'est qu'il ne veut pas l'imposer par la force, mais faire en sorte, par l'éducation, que tous soient convaincus de sa vérité et de sa supériorité. C'est-à-dire en somme que les choses étant manifestement comme il les énonce, il suffit de regarder le monde pour en être convaincu et l'éducation est donc appelée à jouer le rôle de démonstration de l'évidence. Une fois arrivés à ce stade, les hommes vivront dans une sorte de paradis : « Leur plus grand plaisir sera de promouvoir et de contempler le bonheur général. Ils considéreront le superflu, en soi, sans aucune envie et ils abhorront l'idée de l'obtenir par le moyen de l'oppression et de l'injustice⁴¹ ». C'est-à-dire qu'une vérité non révélée se manifestera dans une sorte d'épiphanie qui rappelle le chemin de Damas. Mais au lieu de jaillir de la lumière de Dieu, elle s'imposera de l'évidence des choses.

Nous avons affaire à une vérité sans dogme, perceptible par le truchement de ceux qui la comprennent. La marge de manœuvre sera très étroite pour les dissidents. Or la dissidence est tapie en embuscade, car l'état social qu'il propose repose évidemment sur cette conviction non dogmatique, mais qui cependant n'admet pas l'opinion contraire.

Cet état social est celui « de la plus stricte simplicité⁴² ». Pour produire le nécessaire à cette société spartiate qui ne s'avoue pas telle, il postule – car il ne démontre rien, il se contente d'affirmer – que, répartis entre tous, ces travaux strictement indispensables n'occuperaient qu'une demi-heure quotidienne de chacun. Et donc, sur cette base qu'il n'a pas démontrée, il se laisse aller à une vision que les innombrables adeptes des spectacles de masse ne partageront pas nécessairement : « Peut-on se figurer ce tableau pur et généreux d'autonomie et de vertu, où chacun pourrait consacrer une grande part de son temps aux plus nobles efforts de l'esprit, sans sentir nos âmes elles-mêmes emplies d'admiration et d'espoir ?... Est-il un homme qui puisse affirmer que l'esprit du général ou de l'homme d'État ou du philosophe de la nature qui baigne dans l'étude perpétuelle, ou du poète, le barde de Mantoue⁴³, par exemple, qui ne parvient jamais à admettre qu'il a suffisamment révisé, repensé et travaillé ses œuvres ?⁴⁴ ».

La base chiffrée dont il est parti – une demi-heure de travail quotidien – n'ayant pas été démontrée, il la répète un peu plus loin⁴⁵, comme si elle provenait d'une

⁴⁰ W. Godwin, *Enquête...*, p. 570.

⁴¹ *Ibid.*, p. 571.

⁴² *Ibid.*, p. 574.

⁴³ « Probablement Virgile, surnommé le cygne de Mantoue. » (N.D.T.).

⁴⁴ W. Godwin, *Enquête...*, p. 575.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 579.

démonstration étayée. Le procédé est bien connu qui consiste à créer un sentiment de certitude en reprenant ce qui a déjà été dit. Mais c'est évidemment aussi une figure rhétorique qui permet d'enfermer le destinataire du discours. Car en fait, William Godwin n'est pas plus adepte de l'indépendance que Sieyès ne l'était de l'égalité ; ou plutôt, il introduit une distinction qui, comme celle établie entre les citoyens actifs et les citoyens passifs, en arrive à ruiner le postulat de départ. Voici ce qu'il écrit : « L'indépendance naturelle, qui est libérée de toute contrainte excepté celles de la raison et des attraites qui se présentent à l'entendement, est de la plus grande importance pour le bien-être et l'amélioration de l'esprit. L'indépendance morale, au contraire, est toujours nuisible... dans quelque situation où je peux être placé, c'est à moi d'adopter une conduite de préférence à toute autre ; par conséquent, si j'agis de toute autre façon, je me montrerai un membre malade de la société. De ce point de vue, l'attachement à l'indépendance qu'on trouve chez les hommes d'aujourd'hui, ainsi que le désir d'agir comme il leur plaît sans devoir rendre des comptes aux principes de la raison, cet attachement et ce désir portent grand tort au bien-être général⁴⁶ ». On entend là les accents de l'utopie, tels qu'on peut les rencontrer chez Thomas More ou Tommaso Campanella⁴⁷.

Les barrières que William Godwin bâtit proviennent de l'ingestion d'une norme qui verrouille la liberté de l'intérieur. On parle aujourd'hui de formatage. C'est toutefois à partir de ce fait que William Godwin peut imaginer un avenir radieux d'où les conflits, les guerres, la maladie, l'égoïsme auront disparu et où chacun s'épanouira du bonheur de tous⁴⁸. Cela suppose l'abolition de la propriété privée, cause essentielle de l'abrutissement de la masse⁴⁹.

Ce futur radieux – symétrique inverse d'un âge d'or ancien idéalisé – n'a pas besoin des citations de l'Antiquité que les nostalgiques ou les républicains institutionnels rameutaient pour consolider leurs convictions. L'avenir qu'il imagine assurera le triomphe de la raison et de la philanthropie⁵⁰.

Erreur

Elle réside dans ce que William Godwin ne considère pas comme bon ou comme bien. La base se trouve dans « ... les satisfactions qui ne sont pas du tout essentielles à une existence saine et vigoureuse et ne peuvent être acquises que par un travail et une activité considérables⁵¹ ». Cette catégorie est superflue et réduit la

⁴⁶ *Ibid.*, p. 581.

⁴⁷ J. Bouineau, « La solidarité chez Campanella », in Burt Kasparian (dir.), *Les espaces de solidarité. La famille, l'État, l'Europe et le monde*, Rennes, PUR, 2015, p. 97-115.

⁴⁸ Rapporté par Alain Thévenet, *op. cit.*, p. 151.

⁴⁹ A. Argenton, *La Concezione pedagogica di un classico dell'anarchismo : William Godwin*, Bologna, Pàtron, 1977, p. 27.

⁵⁰ D. Fleischer, *William Godwin, a study in liberalism*, London, G. Allen and Unwin, 1951, p. 90.

⁵¹ Cf. *supra*, p. 233.

multitude à la misère pour la jouissance et l'opulence d'un seul. En vérité, à travers ces satisfactions-là, il dénonce le « sensualisme solitaire⁵² », celui qui fait prévaloir l'intérêt égoïste sur le bonheur collectif, l'« amour de la distinction⁵³ » qui pousse les hommes à vouloir toujours plus. En outre, ce type de satisfaction suppose de pouvoir disposer du produit du travail d'un autre, ce qui ne profite qu'aux riches.

On voit donc se conjuguer deux principes néfastes constitutifs de l'erreur : le désir de jouissance et les inégalités de fortune, cette dernière étant la pire des choses, car elle introduit « un sentiment de dépendance⁵⁴ ». En effet, à cause de la dépendance induite par le travail au bénéfice d'autrui, la masse doit « s'immerger dans des préoccupations sordides », ce qui lui interdit de s'adonner à l'étude. En effet, si l'on bannissait le superflu, on supprimerait la dépendance et « tous auraient le loisir de cultiver les sentiments de bienveillance et de philanthropie et de laisser librement leurs facultés rechercher l'amélioration intellectuelle⁵⁵ ».

Adeptes au fond d'un matérialisme tout puissant, William Godwin est convaincu que la propriété entraîne l'oppression, la servilité et la fraude, ce qui empêche « l'amélioration intellectuelle et morale⁵⁶ » de l'humanité, et si l'on partageait les richesses entre tous l'égoïsme disparaîtrait. « Aucun homme ne serait l'ennemi de son voisin, car il n'aurait pas de sujet de dispute avec lui...⁵⁷ » De plus cette inégalité matérielle engendre la concupiscence et inévitablement l'affrontement : « Il est donc clair que la guerre, avec toutes les circonstances aggravantes qui en découlent, est l'effet de l'inégalité entre les propriétés⁵⁸ ».

Comme certains croient que le Mal vient de la religion, d'autres au contraire qu'il résulte de l'absence de crainte du châtement divin, William Godwin a forgé son système explicatif du monde sur un mode manichéen inégalitaire : à ce qu'il pense être le Bien s'oppose ce qu'il affirme être le Mal, celui-ci devant s'effacer devant celui-là, et surtout, le Mal qu'il envisage étant pour une large part l'état de société dans laquelle il évolue. En cela, William Godwin est un homme de son temps, tenté par une frugalité spartiate fantasmée, même s'il ne l'exprime pas clairement dans son *Enquête*, avec comme solution aux crises traversées par l'homme non pas un ciel auquel il ne croit pas, mais un avenir qui lui est équivalent en cela que l'un comme l'autre sont évidemment hors d'atteinte, et surtout non susceptibles d'être démentis par une vérification scientifique.

⁵² W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 542 : « Celui qui se formerait, avec le plus grand soin, selon un système de sensualisme solitaire, en viendrait probablement en fin de compte à une conclusion semblable à celle qu'Épicure a, dit-on, adoptée en faveur de plantes fraîches ou d'eau de source... Si le plaisir direct était seul pris en compte, aucun homme ne pourrait penser que la différence vaille la peine d'être acquise au prix de l'oppression d'une multitude ».

⁵³ *Op. loc. cit.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 557.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 561.

⁵⁶ Comme nous le disions plus haut ; cf. *supra* p. 233.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 563.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 564.

De manière parallèle à ce qu'il a fait pour ce qu'il dit être le Bien, il stigmatise la trop grande indépendance et, une fois encore, il requiert l'appui indispensable de l'intériorisation de la norme.

En d'autres termes, si l'on n'est pas convaincu par les principes qui apparaissent comme évidents et évidemment bons aux yeux de William Godwin, on se trouve dans l'erreur. Seule une moralité austère peut garantir de ne pas tomber dans l'erreur. C'est ainsi que l'auteur pourra tout à la fois stigmatiser le libertinage mais pas l'athéisme, là où les tenants d'une morale religieuse classique assimilent les deux et les rejettent ensemble. Par ces choix idéologiques et moraux, William Godwin se rattache bien au courant que l'on a vu naître au XVI^e siècle, comme nous le signalions plus haut⁵⁹.

Les éditions successives de l'*Enquête* ne modifient évidemment pas ce qu'il considère comme le *Bien et le Mal*, même s'il nuance au fil des années l'importance qu'il peut accorder au mariage, à la propriété, aux sentiments, à la raison..., thèmes au demeurant repris dans d'autres œuvres⁶⁰.

II. Modèle politique

Penseur anarchiste qui n'a pas besoin, dans cet essai où il jette les fondements de son nouvel ordre social, de se référer à l'Antiquité, William Godwin précise dans son *Enquête* autour de quelles valeurs va s'organiser ce monde nouveau sans propriété.

Thèmes favoris

On l'a constaté en première partie, le système manichéen inégalitaire de William Godwin obéit à une logique classique en la matière. Toutefois, les éléments autour desquels il bâtit ses constructions méritent d'être décrits plus en détail. On peut les réduire à deux catégories : les vertus et la notion d'agrément.

Vertus

Elles découlent de la raison. Dès lors, comme toujours dans un système manichéen inégalitaire, il convient de savoir comment ces vertus de référence qui, comme on a vu également en première partie, sont qualifiées comme telles parce qu'elles s'imposent de cette manière aux yeux de l'auteur, comment donc elles vont pouvoir être partagées par les autres. Etant des vérités d'évidence, elles devraient s'imposer à tous de manière naturelle, mais c'est là pure vision théorique : une société humaine n'est jamais animée par un ensemble de valeurs partagées par tous – sauf et artificiellement dans une tyrannie – car les opposants existent partout. Et donc, la première préoccupation qui se fait jour sous sa plume est celle-ci : comment s'y prendre pour que tous adhèrent au message, alors qu'il s'oppose à la dépendance

⁵⁹ Cf. *supra*, n. 11.

⁶⁰ A.Thévenet, *op. cit.*, p. 14.

et à la soumission des uns par les autres, mais qu'il récuse pareillement la violence individuelle ? Godwin compte sur la raison pour parvenir à ce résultat. Mais conscient qu'il s'agit là d'un processus aléatoire, il est favorable à la coercition comme « expédient nécessaire⁶¹ », même s'il préfère la persuasion⁶² à la coercition⁶³. La contrainte qui libère l'individu pour son plus grand bien, même contre son gré, voilà qui est un grand classique.

En revanche, la manière qu'il a de penser que puisque la vérité est une évidence tous vont y adhérer spontanément ou à la suite d'une réprobation du corps social, voilà qui le rattache à la pensée utopique, et à celle de Thomas More⁶⁴ en premier lieu ; on en jugera à la lecture de ce passage : « Supposez donc que, dans l'état présent de puérilité de l'esprit humain, au lieu du faux éclat que la richesse fait rayonner sur son possesseur, l'accaparement et la monopolisation de celle-ci soient vues dans leur véritable lumière. Nous ne devrions pas exiger alors qu'il soit puni, mais nous devrions le considérer comme un homme qui n'est pas parvenu à percevoir la raison la plus élémentaire. Il ne serait pas montré du doigt ni hué au moment où il passerait dans les lieux aimés des hommes, mais il aurait conscience d'être regardé comme le plus misérable d'entre eux...⁶⁵ » Et c'est à partir de ce postulat qu'il imagine sa société future sans classe et sans État⁶⁶, où « personne ne sera condamné à la fabrication de colifichets et d'objets de luxe ; personne non plus n'aura à faire fonctionner la machine complexe du gouvernement ; il n'y aura pas de collecteurs d'impôts, d'huisiers, de receveurs de taxes, d'éclusiers, de secrétaires et d'employés. Il n'y aura ni flotte, ni armée, ni courtisan, ni laquais⁶⁷ ». Car si la propriété est sacrée – ce qui « découle des principes de la moralité universelle⁶⁸ », encore faut-il que l'usage que l'on en fait amène « plus de bonheur que sa violation⁶⁹ », ce qui ouvre bien des portes.

Le raisonnement de William Godwin est sous-tendu par un regard empirique, qui dicte en fait ses conceptions philosophiques. Il pense tout d'abord que tous les hommes ont la même nature et que « chaque homme a une sphère dont les limites et la

⁶¹ W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 551.

⁶² « Si vous ne pouvez pas amener les cœurs de la communauté à se rallier à vous, n'attendez aucun succès de règlements brutaux. Si vous le pouvez, les règlements sont inutiles. Un tel système convenait bien à la Constitution militaire de Sparte ; mais il est totalement indigne d'hommes qui ne sont engagés que dans la cause de la raison et de la justice. Prenez garde à ne pas réduire les hommes à l'état de machines. N'ayez pas d'autre moyen pour les diriger que le désir et la conviction. », *ibid.*, p. 582.

⁶³ *Ibid.*, p. 556.

⁶⁴ J. Bouineau, « Le chiffre dans l'*Utopie* de Thomas More », XVIII^e journées d'histoire de la comptabilité et du management "La magie du chiffre. Quantification, norme et croyance", La Rochelle, 27-29 mars 2013 », p. 12 <https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbncqaGNtMjAxM3xneDo2N2Q0ZTQwYTczYmUzZjJm>

⁶⁵ W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 568.

⁶⁶ Ce n'est pas pour rien que Marx voyait en lui le premier communiste.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 573.

⁶⁸ Rapporté par A. Thévenet, *op. cit.*, p. 121.

⁶⁹ *Ibid.*

fin sont posées par celles de la sphère égale de son voisin. » Il existe quatre catégories de « bonnes choses » dans le monde : « la subsistance, les moyens de l'amélioration intellectuelle et morale, les satisfactions peu coûteuses...⁷⁰ » Il croit également que la recherche du plaisir constitue le moteur de l'action des hommes et que c'est une bonne chose en soi, car il ne faut refuser aucun plaisir, sauf pour un plaisir plus grand⁷¹.

Comment, donc, concilier la notion de propriété avec ces convictions ? Que chacun puisse disposer du produit de son activité est une bonne chose⁷², mais comme « l'accumulation de la propriété est une usurpation⁷³ », il rejette la notion d'héritage et de legs. En définitive si, par un souci de réalisme, il pense nécessaire de les sauvegarder, ses modèles restent Platon (*La République*), More (*Utopie*) lui emboîte le pas, Swift (*Les Voyages de Gulliver*) va dans le même sens, Mably (*De la législation*) montre les avantages de l'égalité, tout comme Wallace (*Prospect of Mankind, Nature and Providence*) ; les exemples concrets : la Crète, Sparte, le Pérou et le Paraguay⁷⁴.

Ces apparentes contradictions n'en sont que si l'on n'épouse pas les théories de William Godwin : l'égalité n'est pas, à ses yeux, une utopie ou un acte de foi, c'est une réalité découlant d'« une action libre et volontaire⁷⁵ ». Et si on ne l'atteint pas, l'envie, la subversion, en un mot l'*hybris* guettent la société, car « le vin de la vie acquiert un goût de rancœur et de haine⁷⁶ ». À l'inverse, celui qui, de plein droit, possède plus que son voisin devra employer ce surplus à améliorer la condition de celui-ci ; ce voisin en effet détient un « droit aussi total (bien que, selon la loi écrite, il n'ait pas le même droit, ou plutôt devoir, à cette possession) que s'il avait une reconnaissance de dettes de ma part ou que si j'étais son débiteur pour une somme équivalente⁷⁷ ». Et si la spontanéité ne suffit pas, Godwin imagine que le gouvernement pourra intervenir dans les affaires individuelles, si cela doit entraîner un mieux-être - par exemple pour redistribuer la propriété⁷⁸.

⁷⁰ W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 541 ; cf. *supra*, p. 233.

⁷¹ « Celui qui se formerait, avec le plus grand soin, selon un système de sensualisme solitaire, en viendrait probablement en fin de compte à une conclusion semblable à celle qu'Épicure a, dit-on, adoptée en faveur de plantes fraîches ou d'eau de source... Si le plaisir direct était seul pris en compte, aucun homme ne pourrait penser que la différence vaille la peine d'être acquise au prix de l'oppression d'une multitude. », *ibid.*, p. 542 cf. *supra*, n. 52.

⁷² *Ibid.*, p. 546.

⁷³ *Ibid.*, p. 552.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 560, n° 314.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 566.

⁷⁶ A. Thévenet, *op. cit.*, p. 114, dont les accents rappellent ceux du « serment sur l'éminente dignité des pauvres » de Bossuet, ce qui ne surprend pas : William Godwin est athée quand il écrit la *Justice politique*, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des références chrétiennes, par ex. quand il dit que les riches devraient se considérer comme les serviteurs de leur propriété – cf. D. Fleischer, *op. cit.*, p. 138 ; le point de vue de Fleischer est réfuté par John P. Clark, *The Philosophical anarchism of William Godwin*, Princeton, Princeton UP, 1977, p. 122-126, pour qui William Godwin est simplement utilitariste.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 117.

⁷⁸ J. P. Clark, *op. cit.*, p. 167.

Agrément

La vision que notre auteur a de l'agrément repose sur un double fondement : il s'agit à la fois d'une tendance épicurienne, mais aussi d'un point de vue utilitariste.

Par épicurisme, il ne faut évidemment pas songer aux théories d'Épicure. Il faut prendre le mot dans son sens courant, car le plaisir auquel il renvoie est un plaisir collectif, non pas individuel. Fortement marqué là encore par la manière de raisonner de Platon, il semble concevoir une sorte d'idée de plaisir, qui constituerait un étalon absolu en fonction duquel on apprécierait le plaisir des hommes⁷⁹. Il se défend en effet de faire l'apologie de l'austérité⁸⁰, sans qu'on puisse toutefois lui imputer des penchants à la luxure, malgré les accusations « d'incitation à la débauche »⁸¹ dont il a été l'objet. Peut-on aller jusqu'à l'expression de « *hedonistic utilitarianism*⁸² » ? En tout cas, on se souvient que la cause des conflits et des désordres dans les sociétés provient à ses yeux des inégalités en matière de propriété⁸³ ; l'innutrition par Solon est ici manifeste, mais son nom n'est jamais écrit.

Un monde nouveau

Ayant l'impression de rebattre les cartes dans tous les domaines, alors qu'il ne change que la forme des institutions, sans en renouveler la logique, William Godwin pense qu'il va changer à la fois le gouvernement et les hommes.

Gouvernement

Il est intéressant, d'abord, de relever qu'il parle de gouvernement précisément, pas d'État⁸⁴, quand il dit que si le gouvernement décidait de la répartition des richesses, les inégalités seraient encore pires que ce qu'elles sont, et les riches s'enrichiraient plus encore. Cette vision pragmatique est très anglaise, tout autant que le fait de concevoir la structure collective non pas comme une *res publica*, mais comme un

⁷⁹ « L'évolution à propos de laquelle nous réfléchissons ici tient à la disposition présentée par chaque membre de la communauté à renoncer volontairement à ce qui pourrait procurer un bien plus haut degré de bien-être et de plaisir à un voisin s'il était en sa possession au lieu d'être à lui... », W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 569.

⁸⁰ « Il apparaît donc qu'un état d'égalité n'est pas nécessairement un état de simplicité stoïcienne, mais qu'il admet un confort considérable et même, en un sens, de la splendeur, si toutefois par splendeur nous entendons une abondance de commodités et tout un ensemble d'inventions ayant pour objet ce confort. », *ibid.*, p. 580.

⁸¹ « Notons à ce propos que Godwin a peu de considération pour la jouissance sexuelle, qu'il considère tout à fait secondaire par rapport à celle qu'il attribue aux échanges intellectuels et artistiques. », Alain Thévenet, *op. cit.*, p. 48.

⁸² J. P. Clark, *op. cit.*, p. 93.

⁸³ *Ibid.*, p. 248.

⁸⁴ W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 549.

gouvernement, c'est-à-dire en fait un *commonwealth*. Quand il parle d'État⁸⁵, c'est en fait quand il souhaite voir le système féodal, qui accroît la domination, anéanti par l'ensemble de la collectivité.

Et donc, en fin de compte, « la propriété en général mérite d'être respectée ». Le gouvernement ne doit intervenir, en tant qu'arbitre, que quand « un homme... semblerait empiéter de façon alarmante sur les droits d'un autre ». Car « la société civile garantit une plus grande sécurité parmi les hommes que celle que l'on peut trouver dans l'état sauvage. C'est une des raisons pour lesquelles, à l'abri de la société civile, les arts ont été inventés, les sciences se sont perfectionnées, et la nature de l'homme en sa qualité d'individu et d'être social s'est développée graduellement⁸⁶ ». Car William Godwin assigne aux institutions, quelles qu'elles soient, une fonction de garde-fou⁸⁷ : l'obéissance aux lois, dit-il, ne procède pas de leur supériorité intrinsèque, mais du désagrément plus grand qui pourrait résulter de la désobéissance⁸⁸.

Hommes

Il les envisage sous forme de communauté. C'est cette communauté qui doit faire pression pour éviter les dérives : « Dans une communauté éclairée, l'homme qui s'attribue un titre pompeux sera considéré comme un imbécile ou un fou. Mais les invectives et les sanctions ne sont pas les moyens les plus propres à réprimer un délire de cette sorte. » De toute façon, il ne serait pas bon de condamner les aristocrates à déchoir et à se trouver dans l'« abattement » et la « souffrance » ; et au demeurant la suppression brutale exposerait le corps social à des « convulsions » et des « calamités publiques⁸⁹ ».

Ce qu'il cherche ne ressemble pas au juste milieu d'Aristote, c'est bien plutôt la prise en compte d'un regard purement et uniquement horizontal : il ne croit ni au droit divin, ni même au contrat social, mais il pense que le gouvernement est fondé sur le préjugé⁹⁰, celui qui s'oppose au progrès de l'intelligence, qui est également répartie entre tous les hommes et qui, *de facto*, rend obsolète jusqu'à l'idée même de gouvernement, puisque les hommes sont évidemment capables de se diriger seuls.

Il faut donc tourner résolument le dos au passé et former un homme entièrement nouveau pour l'avenir, ce qui suppose de repenser de fond en comble le système scolaire, qui devra aboutir à « *una nuova società egualitaria, basata sull'abolizione*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 553.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 555.

⁸⁷ « La religion fut l'effervescence généreuse d'hommes qui ont laissé vagabonder leur imagination sur les sujets les plus sublimes et qui ont erré sans restriction dans les champs illimités de l'enquête intellectuelle. », *ibid.*, p. 558.

⁸⁸ J. P. Clark, *op. cit.*, p. 158.

⁸⁹ W. Godwin, *Enquête...*, *op. cit.*, p. 554.

⁹⁰ A. Thévenet, *op. cit.*, p. 12.

*della proprietà, delle Stato, delle leggi, dell'istituzione familiare*⁹¹ », car la société n'a pas à faire des lois, mais à simplement énoncer ce que la nature a décidé, car ce qui met un obstacle à la compréhension, à la simplicité des coutumes, à la possibilité de cultiver l'intellect, en un mot ce qui fonde l'inégalité entre les hommes, c'est la propriété⁹². Il faut donc former un homme nouveau et promouvoir une société fondée sur l'égalité, et surtout réfuter l'enseignement national qui entraîne un formalisme académique, une instrumentalisation de l'enseignement par l'État⁹³. Il ne faut pas apprendre aux jeunes à vénérer la constitution en tant que telle, mais à vénérer la vérité, et la constitution uniquement en ce qu'elle exprime la vérité. Or un enseignement national façonne les esprits selon un modèle unique. Le modèle politique qu'il préconise est de type fédératif égalitaire, basé sur des communautés de la taille la plus petite et totalement autonomes. Comme il est contre le mariage, et qu'il en demande la suppression, il est conduit à envisager une éducation commune, mais celle-ci ne doit pas être étatique. Pour les tout premiers temps de la vie, les soins peuvent être donnés par la mère, ou par la communauté. Quant à l'instruction, elle ne doit pas être donnée selon un modèle préétabli, mais conditionnée aux situations et impressions qui la stimuleront.

L'objectif de l'enseignement est d'apporter le bonheur à l'individu et la cohésion à la société. Il faut donc apprendre à l'homme à être heureux et utile, c'est-à-dire vertueux⁹⁴. Dans l'enseignement traditionnel, le maître précède et l'élève suit, dans l'enseignement de William Godwin l'élève précède. Il faut donner envie à l'élève d'apprendre, aplanir les difficultés.

Liberté, tel est le mot que William Godwin place au centre de son édifice de formation. Mais cette liberté est loin d'être totale : elle est soumise au conformisme mental, qui donne une discipline sévère et moralisante. Et c'est peut-être à ce niveau-là qu'apparaît la logique de la pensée de William Godwin : pénétré d'un certain nombre de principes simples, il les tient pour évidents et n'ayant en rien besoin d'être démontrés ; c'est-à-dire que quiconque ne les partagera pas sera stigmatisé. Il incombe donc à ceux qui sont en charge de la formation des esprits de les conditionner ; nous dirions aujourd'hui de les formater.

La différence entre le pensée de William Godwin et les adeptes classiques de la pensée manichéenne inégalitaire tient en cela que ceux-ci se réfèrent à un code de valeurs (religieux la plupart du temps) qui s'impose à eux, alors que celui-là se base sur l'évidence des choses. Il souhaite par conséquent que la formation des jeunes leur permette de comprendre cette vérité du monde : l'endoctrinement auquel il se livre sera pour lui la seule voie possible destinée à apporter le bonheur aux hommes et surtout à faire triompher ce que l'on appellera au siècle suivant le « bon sens ». Qui ne partagera pas sa doctrine sera donc anathémisé, qui la suivra sera triomphalement adoubé.

⁹¹ A. Argenton, *op. cit.*, p. 9.

⁹² *Ibid.*, p. 26.

⁹³ *Ibid.*, p. 51.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 64.

Il est en effet convaincu qu'à la naissance, les êtres ne sont ni vertueux ni vicieux et que c'est l'éducation qui fait tout. Celle-ci devient donc le canal destiné non pas à découvrir la vérité d'un dogme, mais l'impossibilité de faire un autre choix. C'est-à-dire que, à son corps défendant naturellement, il prépare le lit de la tyrannie exercée par nombre d'idéologies contemporaines, depuis les dramatiques déviances du xx^e siècle jusqu'aux excès du libéralisme sans frein du début du xxi^e. Car pour ceux qui ne partagent pas ses vues, seule la stigmatisation, ouvrant la porte au redressement, est envisagée.

Et pourtant, il ne cesse de répéter que c'est le système oppressif et inégalitaire qui crée les différences entre les êtres⁹⁵. Car, parce qu'il est convaincu que l'homme est bon, il ne doit plus y avoir de maître et d'élève, mais un adulte et un jeune qui se consultent sur une base d'égalité. Il ne se contente en effet pas d'être un adepte des théories de Rousseau. Il dit qu'il faut agir sur la masse informe qu'est le nouveau-né pour le former. Ce qui semble évidemment contradictoire avec la notion de liberté. William Godwin ne cherche à aucun moment à développer les richesses que chaque enfant porte en lui, car à ses yeux au départ il n'y a rien.

Il convient de s'adresser à l'enfant comme à l'adulte, de ne pas le braquer, de le persuader sans être dogmatique. Il faut surtout bannir la culture, que l'adulte possède mais pas l'enfant. Il faut lui montrer simplement ce qui est à rejeter : la tyrannie, l'oppression, la pauvreté, les délits... C'est-à-dire que William Godwin pousse à son paroxysme le rapport de dépendance entre le maître et l'élève tout en voulant faire le contraire : dans le cas d'un enseignement traditionnel en effet, le maître peut certes utiliser sa culture et son statut pour opprimer l'enfant, mais la culture qu'il offre peut être utilisée par l'enfant pour se libérer de l'oppression du maître. Chez William Godwin, l'enfant ne possèdera comme arme que son seul raisonnement fondé sur sa détermination. On comprendra sans peine que l'enseignement qu'il met en place est en fait celui de la soumission la plus complète à l'ordre existant.

Le but de William Godwin n'est évidemment pas celui-ci, puisqu'il pense que dans le rapport jeune-adulte, c'est le jeune qui prime, et c'est notamment lui qui détermine ce qu'il veut apprendre⁹⁶. Mais faire de l'enfant un quémendeur permanent, qui ne pourra obtenir de réponse que d'une seule source, c'est créer les conditions d'une dépendance d'autant plus absolue que le jeune et l'adulte doivent être confidents l'un de l'autre, la sensibilité doit être présente dans les échanges. Et pourtant, William Godwin n'est pas un adepte de la pédagogie grecque.

Et si l'on y regarde d'un peu plus près, il est en fait très conforme à un certain esprit de son temps⁹⁷, que l'on retrouve bien sûr dans l'*Émile* et dans les projets révolutionnaires français d'éducation. Il pense que l'enseignement doit débiter à dix ans et se faire au rythme de l'élève. Avec lui l'enseignement n'a donc plus de vertu morale

⁹⁵ *Ibid.*, p. 77.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 89.

⁹⁷ Il préconise l'enseignement de la littérature, du latin, du français, de la géométrie...

(en inculquant une morale philosophique) ni sociale (de correcteur des inégalités), mais simplement éthique⁹⁸.

Et c'est cet homme ainsi formé qui ne souhaitera plus être propriétaire. L'histoire du xx^e siècle a montré, dans les régimes qui s'en sont réclamés, combien l'abandon de la propriété privée s'arrêtait à la pétition de principe.

⁹⁸ Et c'est l'enseignement de l'histoire qui le permettra, *ibid.*, p. 103.